L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

187-188 | 2008

Miroirs transatlantiques

“Le monde n’est pas un lieu sûr”

Une anthropologie du désastre

Florence Burgat

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lhomme/29364>

DOI : 10.4000/lhomme.29364

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 3 octobre 2008

Pagination : 463-467

ISBN : 978-2-7132-2186-6

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Florence Burgat, « “Le monde n’est pas un lieu sûr” », *L'Homme* [En ligne], 187-188 | 2008, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 26 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/29364> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.29364>

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=LHOM&ID_NUMPUBLIE=LHOM_187&ID_ARTICLE=LHOM_187_0463

“Le monde n’est pas un lieu sûr”. Une anthropologie du désastre

par Florence BURGAT

| Éditions de l'EHESS | *L'Homme*

2008/3-4 - n° 187-188

ISSN 0439-4216 | ISBN 9782713221866 | pages 463 à 467

Pour citer cet article :

—Burgat F., “Le monde n’est pas un lieu sûr”. Une anthropologie du désastre, *L'Homme* 2008/ 3-4, n° 187-188, p. 463-467.

Distribution électronique Cairn pour les Éditions de l'EHESS.

© Éditions de l'EHESS. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

“Le monde n’est pas un lieu sûr”

Une anthropologie du désastre

Florence Burgat

“**T**RAITER LES GENS D’ANIMAUX est toujours un funeste présage, car cela les désigne comme cibles d’humiliation, d’exploitation et de meurtre », écrit Charles Patterson (p. 54). Et si l’animalisation des animaux eux-mêmes – le fait qu’ils soient définis comme des êtres dégradés – constituait tout à la fois l’autorisation, et le moyen d’obtenir cette autorisation (en « animalisant » la victime) de tuer ? Autorisation de tuer les animaux, donc, puisque ce « ne sont que des animaux », mais aussi ceux des êtres humains déclarés par d’autres êtres humains plus proches de l’animalité que de l’humanité. Condensant cette idée, Adorno (cité p. 91) écrit : « Auschwitz commence quand quelqu’un regarde un abattoir et pense : ce ne sont que des animaux ». La mise au jour de cette circularité, ou pour mieux dire de ce *système* (le renvoi mutuel des éléments les uns aux autres fait de tout système une totalité), pourrait résumer la thèse de l’auteur.

Dans sa manière énumérative de procéder, l’auteur convainc : les faits imposent leur évidence et rendent dérisoire la casuistique qui voudrait minimiser ce que l’on ne veut pas penser. Charles Patterson prend le parti de cantonner son lecteur au domaine de la factualité, mais ce parti pris n’est pas infécond et a le mérite de laisser le jugement se forger librement. Juxtaposition de témoignages et de faits, révélation d’alliances, de collusions entre des scientifiques de haut niveau, ayant tout appris sur les animaux, et les programmes d’eugénisme, puis d’extermination nazis... La naïveté avec laquelle Charles Patterson met les choses en relation laisse parfois perplexe. Ce dernier ne semble en effet pas conscient du regard que l’humanisme métaphysique, fort de sa virulente opposition à l’idée que les animaux seraient détenteurs d’intérêts à faire éventuellement valoir par des droits écrits, ne manquera probablement pas de porter, pour s’en scandaliser, sur la comparaison entre les abattoirs et les camps de la mort. Ce regard tentera

_____ À propos de Charles Patterson, *Un éternel Treblinka*. Traduit de l’anglais par Dominique Letellier. Paris, Calmann-Lévy, 2008.

À PROPOS

probablement aussi de tourner en dérision la compassion des descendants de la Shoah pour les animaux, malgré le très beau chapitre consacré à l'œuvre d'Isaac Bashevis Singer, si décisive à cet égard, car obsédée par une similitude des conditions humaine et animale.

Ce livre, dédié à la mémoire d'Isaac Bashevis Singer auquel il doit son titre – « Pour ces créatures, tous les humains sont des nazis ; pour les animaux, c'est un éternel Treblinka » déclare-t-il dans *The Letter Writer* –, s'emploie à mettre au jour les racines communes aux traitements toujours cruels, et bientôt industriels, appliqués aux animaux par l'homme et aux traitements qui furent appliqués par des hommes à d'autres hommes, une fois ceux-ci rabaissés au rang de l'indignité d'ordinaire réservé aux animaux. Ces racines communes, l'auteur les décèle sur trois plans. 1) Fondamentalement, le projet d'asservissement des animaux fournit le modèle de toutes les formes d'asservissement des hommes entre eux. À cet égard, Charles Patterson n'hésite pas à écrire que « la domestication des animaux n'a pas seulement fourni le modèle et l'inspiration de l'esclavage et des gouvernements tyranniques. Elle a aussi posé les bases de la pensée hiérarchique occidentale et des théories raciales européennes et américaines » (p. 53). Sur les plans politique et pratique, 2) le recours aux métaphores animalisantes, d'une part, 3) l'utilisation des mêmes techniques d'exploitation des forces de vie et des corps morts, d'autre part, justifient et accomplissent l'exercice d'une appropriation absolue. Si l'animalisation par le langage a été maintes fois soulignée, notamment dans les travaux sur l'esclavage¹, ce procédé rhétorique est ici présenté dans des contextes historiques multiples. Aussi l'auteur franchit-il un pas supplémentaire, et décisif, en quoi tient l'audace de ce livre, par la mise en évidence d'une identité des procédures et des techniques d'asservissement, d'avilissement et d'anéantissement des êtres animaux et humains. L'esclavage, d'un côté, le génocide perpétré par les nazis, de l'autre, sont analysés à la lumière d'une sorte de *décision* immémoriale qui semble fondatrice de l'humanité, et selon laquelle ce qui lui est extérieur doit être dominé et utilisé de toutes les manières possibles. C'est ce que nous appelons une anthropologie du désastre.

Cette décision, qui est à la fois métaphysique, morale et politique, de « s'unir contre » serait dotée des pseudo-vertus d'un pacte qui a oublié l'essentiel : la valeur d'un être, ce qui est vulnérable et doit être protégé en lui, est ce temps de la vie qui lui est donné et qui précède tout autre attribut apparaissant au fil d'une histoire sociale et culturelle, dont nous ne nions pas l'originalité. Nul mieux et plus sobrement que Claude Lévi-Strauss n'a exprimé le caractère vicieux de ce cercle ; nous nous permettons de le citer un peu longuement :

« J'ai le sentiment que toutes les tragédies que nous avons vécues d'abord avec le colonialisme, puis avec le fascisme, enfin les camps d'extermination, cela s'inscrit non en opposition ou en contradiction avec le prétendu humanisme sous la forme où nous le pratiquons depuis plusieurs siècles, mais, dirai-je, presque dans son prolongement

1. Voir, entre autres, Louis Sala-Molens, *Le Code Noir ou le Calvaire de Canaan*, Paris, Presses universitaires de France, 1987. Nous renvoyons à *L'Homme*, 1998, 145 : *De l'esclavage*.

naturel. Puisque c'est, en quelque sorte, d'une seule et même foulée que l'homme a commencé par tracer la frontière de ces droits entre lui-même et les autres espèces vivantes, et s'est ensuite trouvé amené à reporter cette frontière au sein de l'espèce humaine, séparant certaines catégories reconnues seules véritablement humaines d'autres catégories qui subissent alors une dégradation conçue sur le même modèle qui servait à discriminer entre espèces vivantes humaines et non humaines. Véritable péché originel qui pousse l'humanité à l'autodestruction. Le respect de l'homme par l'homme ne peut pas trouver son fondement dans certaines dignités particulières que l'humanité s'attribuerait en propre, car, alors, une fraction de l'humanité pourra toujours décider qu'elle incarne ces dignités de manière plus éminente que d'autres. Il faudrait plutôt poser au départ une sorte d'humilité principielle : l'homme, commençant par respecter toutes les formes de vie en dehors de la sienne, se mettrait ainsi à l'abri du risque de ne pas respecter toutes les formes de vie au sein de l'humanité même »².

Charles Patterson nous invite à prendre au sérieux *toutes* les conséquences de cette rupture entre deux ensembles d'êtres vivants, toutes c'est-à-dire pas seulement celles qui ont pesé et pèsent sur des êtres humains, mais encore celles qui continuent de peser partout, et selon une logique qui semble sans fin, sur les animaux. Charles Patterson note que *rien* – aucune religion, aucune morale, aucune indignation collective – n'a fait barrage à l'extermination de l'homme par l'homme, montrant ainsi la fragilité d'un humanisme fondé sur une reconnaissance fluctuante de ce qui est humain et digne de respect. Être « animalisé » constitue donc un couperet suspendu sur la tête de chacun d'entre nous, et un couperet qui tombe chaque jour sur la tête de milliards d'animaux. Patterson rappelle que les Américains tuent actuellement pour la boucherie 9 milliards 400 000 animaux par an. Il n'y aurait pas, et l'auteur suit en cela Adorno et Isaac Bashevis Singer, de rupture véritable entre une exploitation initialement mesurée des animaux et leur exploitation à la chaîne, mais continuité, au sein d'un seul et même projet d'asservissement originel auquel il ne manquait que les moyens scientifiques et techniques pour se déployer dans l'ampleur que nous lui connaissons.

Des abattoirs aux camps de la mort, une similitude inavouée, qui frappe cependant tous les esprits, se révèle dans ses filiations concrètes au fil de la démonstration. Le chapitre II dévoile en quoi « le chemin qui mène à Auschwitz passe par l'Amérique ». Cette Amérique de la seconde moitié du XIX^e siècle se nomme Chicago et Union Stock Yards : regroupement d'entreprises de parage d'animaux, d'abattoirs, d'entrepôts de viande et d'usines de transformation des « déchets ». Upton Sinclair consigne son enquête de ces lieux dans un livre devenu classique, *The Jungle* (New York, Doubleday-Sage, 1906), décrivant l'imperturbable machine à tuer, le crime caché dont il veut livrer l'éprouvante mémoire. Dans la division du travail et dans la banalisation du geste isolé de la séquence dans laquelle il prend sens, quelque chose de nouveau est rendu possible. Telle serait la matrice commune aux abattoirs et aux camps de la mort.

2. Claude Lévi-Strauss, entretien avec Jean-Marie Benoist, *Le Monde*, 21-22 janvier 1979 : 14. La même idée est exprimée et développée dans « Jean-Jacques Rousseau, fondateur des sciences de l'homme », in *Anthropologie structurale deux* (Paris, Plon, 1973 : 45-56) et « Réflexions sur la liberté », in *Le Regard éloigné* (Paris, Plon, 1983 : 371-382).

La collusion entre plusieurs mondes est mise en évidence : Henry Ford et les abattoirs, la zootechnie, dans son volet d'amélioration génétique des races, et le programme eugéniste américain, puis nazi, mais aussi l'industrie de l'abattage dans la conception des chambres à gaz. Ce faisant, l'auteur ne porte en rien atteinte à l'unicité de la Shoah, bien au contraire. Car cette industrialisation organisée, cette gestion *rationalisée* de la mort – osons le mot, dans le sillage de la critique de la raison à laquelle les philosophes de l'École de Francfort se sont livrés, au sens où « la perversion de la Raison n'est plus le fait d'une sorte de dérive, mais [elle] est au cœur de la Raison elle-même »³ – sont justement ce qui signe l'unicité de la Shoah. Soulignons aussi que *penser l'identité des conditions ne revient pas à identifier les victimes*. C'est pour nous amener à nous interroger sur la condition des animaux de boucherie que l'auteur choisit de partir du processus unique de l'extermination des juifs, en tant que calqué sur celui de l'exploitation « rationnelle » des « animaux de rente ». Il tente ainsi de faire apparaître une similitude des conditions de victimes réduites au silence, prises dans la logique implacable d'un processus, dans l'oubli propre à la réification, sans jamais minimiser ni l'horreur ni la portée singulières de la Shoah. Il pense les formes de l'animalisation, hors de toute hiérarchisation. Et s'il est un domaine où elle devrait être bannie, c'est bien celui du mal, car le recours à la hiérarchisation revient à admettre comme un argument moralement valable ce que l'on pourrait appeler l'argument du pire. Dès lors que l'on déclare que telle chose est pire que telle autre, on en vient à justifier le moindre mal selon la mesure d'un inacceptable dont la norme varie avec les besoins de la cause. Une telle évaluation doit être repoussée avec force. Nul, en effet, ne saurait se targuer d'avoir en quelque sorte le point de vue de Dieu, d'être comme en surplomb au-dessus du mal, et d'y voir clair.

En s'appuyant sur le fait qu'un nombre significatif de représentants de la cause animale aux États-Unis sont des descendants de familles victimes de la Shoah et qu'ils font *eux-mêmes* le lien entre la manière dont ont été traités les leurs et dont sont traités les animaux, justifiant ainsi leur engagement, Charles Patterson embarque dans un même naufrage et sauve d'un même geste des victimes qu'une condition a rassemblées. Parmi les témoignages rapportés dans le chapitre VI, citons ceux-ci :

« Les animaux sont faibles, ils ne peuvent se faire entendre, ils ne peuvent pas s'aider l'un l'autre ni eux-mêmes. Nous étions comme ça, nous aussi » (p. 206) ; « Apprendre l'histoire des chambres à gaz et des gens, dont mes grands-parents, conduits à la mort, laissa en moi une impression profondément effrayante. Quand j'étais très jeune, ça me donnait le sentiment que le monde n'est pas un lieu sûr [...]. La masse énorme de gens

3. Dans le sillage en particulier de Max Horkheimer et Theodor Adorno, *La Dialectique de la raison. Fragments philosophiques*, traduit de l'allemand par Éliane Kaufholtz, Paris, Gallimard, 1974 [1^{re} éd. : New York, Institute of Social Research, 1944]. Nous citons ici Olivier Agard, « La souffrance des bêtes chez Adorno et Horkheimer », in Marc Cluet, ed., *L'Amour des animaux dans le monde germanique (1760-2000)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2006 : 284.

qui peuvent se désensibiliser à l'extrême aux souffrances humaines [...] est la véritable leçon de la Shoah, n'est-ce pas ? Que des gens pouvaient faire tout et n'importe quoi à ceux qu'ils considéraient comme des "sous-hommes". Et c'est naturellement ce que nous faisons aux animaux » (p. 218).

Enfin, Charles Patterson fait un point fort utile, étant donné les thèses erronées pour ne pas dire fallacieuses qui ont été durablement colportées en France⁴, sur l'attitude de Hitler à l'égard des animaux. En effet, il fit tuer tous les animaux des juifs, décida de dissoudre les sociétés végétariennes, supprima le mot « vivisection », mais non la chose qui persista sur les animaux et, on le sait, fut étendue aux êtres humains⁵ dans les laboratoires nazis et dans les camps. Son soi-disant végétarisme, du reste très partiel puisque les « saucisses, les boulettes de foie et le gibier farci » constituaient ses « plats préférés » (p. 185), et purement lié à des raisons de santé, n'a été que trop longtemps présenté comme la marque de la compassion hitlérienne envers les animaux, et utilisé pour suspecter les végétariens d'en être ! (voir pp. 185 *sqq.* : « Hitler et les animaux »).

Ce livre est audacieux et dérangeant, par la froideur de ses révélations et de ses descriptions, par la chaleur de l'engagement des défenseurs de la cause animale qu'il évoque, par l'inscription enfin de l'exploitation des hommes et des animaux dans le mal originel de « l'animalisation » de l'autre.

Institut national de la recherche agronomique
Transformations sociales et politiques liées au vivant (TSV), Ivry-sur-Seine
burgat.florence@wanadoo.fr

MOTS CLÉS/KEYWORDS: animalité/*animality* – Shoah – abattoir/*slaughterhouse* – sous-homme/*sub-human* – anthropologie du désastre/*anthropology of disaster* – Adolf Hitler.

4. Nous voulons parler du *Nouvel Ordre écologique* de Luc Ferry (Paris, Grasset, 1992), dont les thèses sur la reconnaissance d'un droit des animaux par le III^e Reich et le prétendu attachement de Hitler à la cause animale ont été démenties par les travaux de l'historienne Élisabeth Hardouin-Fugier : « Un recyclage français de la propagande nazie. La protection législative de l'animal », *Écologie et Politique*, 2002, 24 : 53-70.

5. Sur ce point, voir Élisabeth Hardouin-Fugier, « L'animal de laboratoire sous le nazisme. "Dans ce même camp d'Auschwitz où des hommes servaient de cobaye" (R. Nerson) », Paris, Dalloz, cédérom, juin 2002.